



Je rencontre des gens

Antoine Mouton

Je rencontre des gens détruits. Ça ne se voit pas toujours au premier abord, mais quand on passe un peu de temps avec eux, qu'on leur pose des questions ou qu'on les observe mieux, on voit comme la destruction a œuvré en eux.

Ils sont en mille morceaux. Sens dessus dessous. En ruine, les gens. En miettes, en clafoutis, dans le chaos le plus total. Totalement démolis. Ils ressemblent aux paysages où je les rencontre. Aux centres-villes désaffectés. Aux abords des chantiers sous lesquels gisent des dizaines de morts. Aux rivières où il vaut mieux ne pas tremper son pied. Même le bout, non. Ils sont comme ça, les gens. Ils habitent en des lieux qui les habitent aussi. L'habitant est hanté. On entend comme il l'est.

Les gens sont périurbains, ils sont ruraux, ils sont en exode en exil en extase en exigüité, ils sont délogés, ils n'ont pas toujours un toit sur la tête, ils sont sédentaires ils sont sédimentés, ils sont nomades ils sont home-made ils sont importés, ils sont très importants les gens, ils sont ventripotents ils sont ventriloques ils sont cavernicoles ils sont regroupés ils sont répartis ils repartent à peine arrivés ils passent par quatre chemins on les détourne comme on veut, un rien les retourne ils n'arrivent plus à se situer, ils sont dans des situations pas possibles ils ne savent plus où ils habitent, ils préfèrent savoir qui, qui les habite, ils habitent dans leurs habits, ils ont des habitudes ils sont hébétés, ils sont ahuris éméchés festifs ou taciturnes, ils sont à droite à gauche un coup chez l'un un coup chez l'autre, ils sont sur les canapés ils sont de la partie ils sont en altitude, ils planent ils campent ils bivouaquent ils ramassent leurs affaires, ils se coupent ils se raccourcissent, ils se donnent des tuyaux ils se posent des lapins, ils se lancent des fleurs et puis ils prennent la mouche.

Les gens sont des montagnes. Les gens sont des villes et des mégalofoles. Ils sont des hameaux, des rivières. Ils sont des forêts et des champs en jachère. Ils sont surexploités. Ils sont des lisières, des orées et des fossés. Ils sont des trous perdus. Ils sont partout. Ils habitent. Ils habitent avec rage, avec force, avec empathie. Ils habitent comme ils peuvent. Et ils sont détruits.

Ils sont parachutés, mutés, localisés. Ils sont très affectés, les gens. Ils sont mobiles, ils glissent, décampent.

Ils sont lotis, bâtis, tuilés. Ils sont huilés, vernis, crépis. Ils crépitent, ils cimentent, ils ont tout bétonné.

Ils sont en chaume, en bois, de marbre ou de paille. Ils sont les trois petits cochons. Ils sont bien installés, mais ça les démange de déménager. Car s'ils reçoivent ou sont reçus, ils sont toujours les hôtes. Toujours les autres.

Ils font le trottoir, le mur, le parapet la pyramide la part des choses. Ils font tout ce qui est à leur portée. Ils cueillent les usufruits ils recueillent les oiseaux blessés dans des boîtes à chaussures taille 44 avec un trou pour respirer. Ils drainent, ils canalisent, ils banalisent. Ils isolent ou s'isolent. Ils se dégradent lentement.

Ils changent d'étage, ils s'agrandissent, ils se dispersent. Ils écrivent leur nom sur la boîte aux lettres. Ils indiquent leur nouvelle adresse à leurs anciens destinataires. Ils sont expéditeurs ils sont expéditifs ils partent en expédition dans les vallées les champs et les saisons, ils se saisissent de la vie par le milieu.

Les gens font le pont, la roue et la chandelle. Ils débaroulent, ils empruntent les passages et les ponts-levis, ils ne rendront jamais le paysage, ils projettent des engins et des peurs dans le ciel, ils attendent les retombées. Ils accaparent toutes les surfaces et les arpentent et les cartographient, ils s'arrondissent comme des mappemondes et deviennent touffus comme des encyclopédies. Mieux ils se définissent, plus ils se perdent. Mais ils ont des hauts et des bas. Ils ont toute latitude. Alors ils tracent. Ils font le monde à leur mesure.

Ils se déginglent, se détériorent et ne sont pas remplacés. Les gens se laissent déposséder, surtout de ce qui leur est commun. On leur arrache les bancs les tabourets au bar les abris et les dents, ils viennent malgré tout. Ils trouvent toujours où vivre, les gens. Ils dénichent, ils débusquent ils détectent, ils repèrent ils s'installent, ils ont appris à être avec ce qui est. Et aussi avec ce qui manque. Ils se combinent ils s'associent, ils se mêlent de ce

qui ne les regarde pas, ils s'immiscent ils s'invitent, ils se font des politesses en veux-tu en voilà.

Ils arrivent sur le tard, ils apprennent sur le tas, ils observent un têtard dans une flaque et se font des idées noires.

Je rencontre des gens qui me disent qu'ils sont détruits. Je les écoute, c'est une catastrophe. Ça tombe en eux comme un éboulement. Parfois ils n'ont même pas besoin de raconter : ça s'entend dans les phrases. Gravats. Certains ne peuvent pas dire, ils ont peur que ça s'effondre encore plus. Quand c'est irrémédiable, que pourrait la parole ? Remblai, talus, chantier. Il y a des gens qui cherchent à se passer de leur propre histoire. Site d'enfouissement.

Les gens sont pleins d'un grand désastre. Pourtant, on peut les rencontrer. Ils s'avancent dans les lieux qu'ils habitent avec ce qui leur reste d'espoir. Que quelqu'un vienne visiter leurs ruines. Comme elles sont vastes, anciennes, indiscernables. Comme c'est usé chez eux. Et partager un peu de ce qui les a si bien détruits.

L'autre est au bout des vies. Il s'avance en rêve, parmi les ruines. Il est là malgré tout. Il vient quand même. « Quand même » se glisse dans les phrases des gens détruits. Et « malgré tout », pour faire une place à l'autre. Les mots l'indiquent du bout des lettres. Et la rencontre advient.

Je vais voir les gens avec mon propre désastre, je ne peux pas le laisser à la maison. Toute la joie qui me manque, je la porte avec moi. Tout ce qui me fait défaut me pèse abominablement. Mon désastre c'est moi, les gens qui sortent de chez eux malgré tout le savent. Et ils sortent quand même. Ils portent leur tête dans la rue aux boutiques mortes. Ils tiennent leur poitrine sur le parking payant. La honte et l'amertume dont ils s'entourent ne les empêchent pas d'entrer dans des magasins de fin de série. Magasins de fin du monde, tout à deux euros tout à désirer tout en dérision tout a tourné mais pas si rond. Ils s'assoient dans les cafés en faillite et participent à l'effondrement général. Quand même. On ne sait

jamais. Il pourrait se passer quelque chose de beau. Quelque chose à la fin de tout. Quelque chose qui nous surprendrait. Même la fin est à vivre.

Le désastre n'empêche pas la rencontre. On voudrait bien se détruire encore un peu dans les paysages dévastés. Voir jusqu'où on ne voit plus. Etre jusqu'à la dissolution. Devenir un tunnel entre un précipice et une faille. On aimerait s'user mieux dans ce monde qui ne tient plus. Y a-t-il plus fin que le fil ? On tient, nous. Même détruits, on reste ici. On veut voir ce qui vient. On attend l'autre, le malgré tout ou le quand même, le démolit comme nous ou bien différemment, le peut-être tant attendu, que tout notre être appelle.

On appelle depuis les zones. Industrielles commerciales agricoles ou résidentielles on appelle. On reste en contact.

Je rencontre des gens détruits et pleins d'espoir. Leur destruction ressemble aux lieux où ils vivent, mais leur espoir n'appartient qu'à eux. Les gens se sont inventé un espoir. Voilà ce que je vois quand je rencontre les gens : leur destruction, c'est évident ; et l'espoir qu'ils ont inventé quand même, fabriqué malgré tout, pour continuer d'être là, par goût du pire, appel de l'autre, attente d'une rencontre qui change tout.

Les rencontres ne réparent rien. Les gens ne sont pas des mécaniciens les uns pour les autres. Mais parfois les rencontres changent tout. On rencontre les gens, et la vie a changé. Ça n'a pas transformé le désastre en réussite, mais c'est venu dedans, dans le désastre, et ça l'a enchanté. La vie change aussi facilement qu'elle se laisse détruire. C'est la fragilité qui permet ça : la destruction, et le changement. Oui la fragilité peut tout. Enchanté. Enchanté. Enchanté. Faire votre connaissance : un enchantement.

Un jour quelqu'un m'a dit : On ne sait pas tout.

On ne sait pas tout car tout le monde n'est pas encore arrivé.